

AUGUSTE DE SAL

(Promotion 1902-1903)

NOTICE PAR M. P. A. SCHAYÉ

Quand Auguste de Sal siégea à la Conférence des Avocats en 1902, il avait vingt-cinq ans. Au physique, mince, souple et élégant. Une chevelure abondante. Un visage aux traits fins encadré d'une barbe romantique. Des yeux clairs qui vous regardaient en face. Il souriait volontiers d'un air désabusé. Au moral, il était déjà déconcertant. Son scepticisme de dilettante en faisait un camarade charmant, mais mystérieux. Il prenait la vie sans y croire : la relativité de toutes choses était son moyen de juger le monde extérieur. De la sorte il ne le prenait pas au sérieux, et pour ma part, jamais je n'ai entendu de Sal, dans les discussions ardentes que nous avons, pendant le déjeuner traditionnel, lorsque l'on appréciait les mérites des candidats, donner son avis, sans qu'il fût basé sur une fantaisie ou un argument très personnel. Il semblait ne croire à rien, ni au travail, ni à la politique, ni à la vérité, si discutable qu'elle soit souvent. Mais quand on l'entendait, on croyait du moins à son talent.

Sa parole était souple et légère comme son allure. Il maniait les mots avec une grande dextérité, et les pensées aussi, mais en les masquant toujours derrière le doute et l'ironie. On a dit de l'humour que c'est une robe légère, qui cache bien souvent des sentiments émus sous des couleurs vives et chatoyantes. L'humour est une forme du style et peut être aussi le masque de la timidité pour celui

qui l'emploie. On ne pouvait pas dire de de Sal qu'il aimât l'humour. Sans doute était-il, pour ainsi dire malgré lui, spirituel. Mais une certaine réserve se cachait derrière ses paroles, et même, quand il maniait d'une façon inattendue des mots et des idées, on sentait sous sa fantaisie débordante l'amertume marquée de son scepticisme permanent.

Il en résultait chez lui, sans qu'il le fit sentir, une sorte d'humilité rare, de telle sorte qu'il bannissait toujours de sa conversation ces pronoms *Je* ou *Moi* qui paraissent si essentiels à la plupart d'entre nous.

De Sal n'a jamais non plus beaucoup plaidé. Séduisant et habile, il persistait à ne pas croire à la magie des arguments. C'eût été contraire à ses principes. Il n'a pas abordé la cour d'assises et bien peu de gens se sont hasardés à lui confier des dossiers civils. Si on les lui avait offerts du reste, il est probable qu'il n'en eût pas voulu.

Il vivait à sa manière d'avant-guerre, qui était facile, sans soucis, et perpétuellement originale. Par son père, qui pendant de longues années a représenté au Sénat le département de la Corrèze, il était entré dans le monde politique. Mais il évita toujours d'en faire, car c'eût été prendre parti.

Il avait deux passions : l'escrime et la chasse. C'était un fleurettiste merveilleux et redoutable. Il maniait l'épée avec une précision qui faisait de lui un adversaire dangereux. Il ne se bornait pas du reste à la salle d'armes. Un jour qu'il recevait ses amis, il se battit en duel et arriva un peu essoufflé, son perpétuel sourire flottant sur ses lèvres minces, s'excusant d'avoir failli faire attendre ses invités.

Chasseur, il le fut étrangement. A partir du moment où il épousa celle dont l'intelligence exceptionnelle et le charme l'avaient séduit, il s'adonna à ce plaisir de la chasse qui devint pour lui une deuxième carrière. S'il ne se classa pas premier fusil de France, on peut dire qu'il en fut le second. Du temps que M. Fallières présidait la République, on invitait Auguste de Sal à Rambouillet, pour y faire le

tableau, et on cite encore une battue de perdreaux qu'il aborda avec cinquante cartouches et au cours de laquelle il abattit quarante-neuf pièces.

Il vivait ainsi, la plupart du temps, dans la Sarthe, en une propriété un peu moyennageuse qui lui plaisait infiniment. Car s'il était dillettante, il avait du moins pour sa famille des sentiments profonds. Il fut un fils, un époux et un ami parfaits. Pour le comprendre, il était cependant nécessaire de discerner, sous sa formule décevante, les véritables mouvements de son cœur.

Ainsi passèrent des années. Mais dans la vie de de Sal, rien de particulier ne se passait. Il habitait le plus souvent à la campagne, où il lisait volontiers des ouvrages de philosophie positiviste et où il s'intéressait plus particulièrement à l'évolution spencérienne. Mais comme toujours et à cause de son caractère, il n'y mettait aucune passion et s'obstinait à considérer toutes choses comme relatives et par définition inexactes.

Il voyageait peu. Quand il était à l'étranger, il s'ennuyait et cette fois ne cachait pas son ennui. Ce qu'il lui fallait, c'étaient les paysages faciles et calmes devant lesquels il n'est point utile de manifester son admiration, les vallonnements harmonieux à horizons proches du beau pays de France, où le regard se repose sans s'étonner. Ainsi en blouse, son fusil à la main, son chien devant lui, il se promenait des heures entières parmi les genets, avant la rentrée au domicile familial, dans la demeure aux murs épais et au style romantique qui s'apparentaient bien avec sa manière.

Et si la vie sociale avait continué telle qu'elle était avant la guerre, il est probable qu'Auguste de Sal, qui n'a jamais fait de politique, malgré qu'elle lui tendit les bras, aurait eu droit comme épitaphe aux deux vers reposants d'Émile Bergerat :

On naît, on aime, on meurt, et la vie est pareille
A l'ombre d'un oiseau qui passe sur un mur...

*
* *

2 août 1914. Auguste de Sal assiste à la mobilisation générale. Il avait été en son temps réformé. Il regarde partir les camarades. Pierre Goujon, notre cher ami, premier de la promotion 1902-1903, est tué le 25 août. De Sal ne laisse rien voir de ses sentiments troublés. Derrière son éternel sourire, il souffre étrangement. Pourquoi donc? Son scepticisme serait-il, comme l'humour de certains, une robe légère? Et masquerait-il des sentiments tout simples, des idées ardentes et des convictions inavouées? Sous son allure nonchalante et par des mots prudents, afin de ne pas révéler encore le véritable visage de sa pensée, il exprime le désir de s'engager. Acte de dilettante. Ce sera seulement pour faire comme tout le monde, et son geste n'aura aucune importance. Mais le hasard fait qu'il n'y réussit pas. Le Conseil de revision, pourtant bien facile à cette époque, se refuse à l'admettre. Alors il devient un peu sombre et attend son heure. Ce rêveur désabusé et délicat, qui ne croit à rien, n'a plus qu'une idée : celle de partir comme les autres et de se battre. En 1916, à force d'insistance, il est enfin pris.

Va-t-il devenir un fantassin territorial qui, à trente-neuf ans, sera réduit aux durs travaux de l'arrière? Il fait sa demande pour entrer dans l'aviation.

Le voici qui arrive à Cazeaux, à l'école. Trop âgé pour faire un pilote, il révèle qu'il est bon tireur. A l'étonnement du camp, le jour de son premier vol, il atteindra toutes les cibles du haut de son avion. Vite il acquiert dans cette spécialité la réputation d'un as. Celui qui faisait merveille dans les tirés de Rambouillet, devait naturellement devenir un bombardier exceptionnel. Son instruction est vite faite. Il arrive au Bourget où il attendra son tour de départ.

Parmi les escadrilles que fournit le Bourget, il y a la

C 64. Elle a mauvaise réputation parmi les pilotes et les mitrailleurs. Par un hasard malheureux, c'est l'une de celles qui perd le plus d'hommes et d'appareils. A chaque instant, on la ravitaille en personnel.

Un matin, un camarade est désigné pour cette escadrille. Il est ému, le camarade, parce qu'il s'agit de la C 64. Lorsque Auguste de Sal, dans la journée, revient voir sa femme à Paris, il lui dit : « J'ai pris sa place; il a trois enfants et il n'est pas riche ».

Elle le voit partir. Elle aussi lui sourit avec confiance. Il s'en va vers Châlons rejoindre l'escadrille, près de Suippes. Cet octobre 1916 a été très rude et bien triste. Toute l'année, on s'est battu à Verdun avec âpreté. Le choc a été effroyable. On a perdu Douaumont et on l'a repris. L'effort de l'ennemi se perpétue. « Il ne passe pas ». Mais la menace en reste quotidienne. Un soir, le commandement de la 2^e armée (Nivelle) demande une escadrille de bombardement pour arrêter les trains ennemis qui portent des troupes vers les lignes de Verdun. Il fait nuit noire. Un brouillard épais enveloppe la plaine de Champagne. Sur l'herbe drue et courte, les appareils restent à terre. Il y aurait impossibilité pour eux, sinon à partir, du moins à revenir à leur point de départ. La 4^e armée (Gouraud) intervient par téléphone. De Sal, arrivé depuis cinq jours, entraîne un jeune pilote qui s'appelle Roger. Il s'agit de détruire par bombes la ligne du chemin de fer de Granpré. Et les voici tout seuls qui s'envolent dans la nuit.

Le pilote repère sans trop de peine le « nœud » de Chal-lerange. Il descend à 600 mètres et là, avec une précision merveilleuse, de Sal laisse tomber ou plus exactement place ses sept bombes, qui encadrent une seule maison, la gare. Puis, comme il est lui-même bombardé par les canons anti-avions de l'ennemi, il tire à coups de mitrail-lease sur les projecteurs, et achève ainsi son œuvre de destruction.

L'objectif a été atteint. L'avion tente de rentrer à son terrain de départ. Mais la brume s'est accentuée encore et le repérage en est impossible. Le pilote ne voit plus. Il se croit encore à 30 mètres de hauteur lorsqu'il entre en terre. Auguste de Sal est projeté en avant, la colonne vertébrale fracturée. On l'emporte à l'ambulance de Suippes, installée dans les ruines de la filature. C'est là qu'il commence à mourir.

Le général Gouraud a demandé quelle est l'escadrille qui a effectué ce merveilleux travail. On lui a répondu qu'il a été accompli par un seul bombardier, et que ce bombardier râle sur un lit d'ambulance. Dès le lendemain, il le décore de la Médaille militaire.

M^{me} de Sal a été prévenue. Depuis que son mari est parti, elle apporte un dévouement inlassable aux hôpitaux de guerre. La voici qui abandonne ses blessés pour accourir auprès de son blessé. Elle arrive le lendemain à Châlons, sans autorisation ni papiers. Les hommes du contrôle veulent l'empêcher de pénétrer en ville. L'un d'eux dit aux autres : « Il suffit de la regarder. Laisse la passer. » Elle entre à l'hôpital où son mari a été transporté et s'installe à son chevet. Après trois jours de coma, il s'éveille tout de même, enfin. Elle se penche sur lui et lui dit : « Tu es décoré », et il lui répond : « Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt? » Cet ironiste mordant, qui s'est toujours retranché derrière un scepticisme intégral, dit encore à sa femme en jetant un coup d'œil sur sa médaille : « C'est en somme le seul joyau que je t'aurai offert. »

Ensuite, six mois d'agonie. A l'hôpital Astoria, où on l'a transporté, il semble ne pas trop souffrir, mais est paralysé à jamais. Le choc brutal qu'il a subi dans la plaine de Suippes lui a écrasé la moelle épinière. Il est intransportable. Pendant les bombardements, alors que l'on descendait les blessés sous les voûtes, on l'a toujours laissé dans sa chambre et sa femme ne l'a pas quitté. Un jour seulement, il a versé quelques larmes. M^{me} de Sal

souffrait, à la suite de tant de tracas et de si lourdes fatigues, d'une otite qui nécessita une intervention. De Sal a voulu que cette opération fût faite dans sa chambre; il a cru qu'elle souffrait, et ce jour-là il a pleuré.

Il est mort le 25 avril suivant. Verdun n'était plus qu'un souvenir farouche. On espérait dans l'offensive du général Mangin au Chemin des Dames. Le jour où cette offensive s'est déclenchée, de Sal a enfin fermé les yeux.

* * *

Citation à l'ordre de l'armée.

Bien qu'appartenant à l'armée territoriale, a demandé son affectation à l'aviation en qualité de mitrailleur. Soldat très brave; d'une haute valeur morale. Dans la nuit du 26 au 27 octobre 1916, a pris part avec succès à une importante mission de bombardement, malgré des conditions atmosphériques très défavorables. A été gravement blessé au retour par suite d'un accident d'atterrissage.

* * *

Il y a près de Treignac, en Corrèze, une vallée où les bruyères roses poussent en touffes parmi les granits neutres et gris. Le village est proche. Un cimetière minuscule s'est comme figé sur le bord du chemin, au dessus de la Vézère qui coule des eaux cristallines et pures. Une belle tombe vous y dira la citation d'Auguste de Sal. Autour de lui la nature qu'il affectionnait s'est faite fruste et tendre. C'est là que dort cet homme exquis, essentiellement français, dont on peut dire qu'il a eu tant de défauts charmants, tant de qualités émouvantes de la race, et qui est mort pour la France immortelle.